



CHEL QUINT

royables jardins

DITIONS JOELLE LOSFELD

Effroyables jardins

COLLECTION ARCANES DIRIGÉE PAR JOËLLE LOSFELD

Dans la même collection :

- La Mort en gros sabots*, John F. Bardin
Les Fainéants dans la vallée fertile, Albert Cossery
Les Hommes oubliés de Dieu, Albert Cossery
La Maison de la mort certaine, Albert Cossery
Mendiants et orgueilleux, Albert Cossery
Un complot de saltimbanques, Albert Cossery
La Violence et la Dérision, Albert Cossery
Rosa, ce soir, Marco Denevi
L'Homme dont les dents étaient toutes exactement semblables, Philip K. Dick
Ma terre, mon île (Un ange à ma table, vol.1), Janet Frame
Le Portrait de Jennie, Robert Nathan
Le Désespoir tout blanc, Clarisse Nicoïdski
La Nuit, Alina Reyes

© 2000, éditions Joëlle Losfeld, dpt de Mango littérature,
4, rue Caroline, 75858 Paris Cedex 17

ISBN : 2-84412-064-4

MICHEL QUINT

Effroyables jardins

Roman

ÉDITIONS JOËLLE LOSFELD

Et que la grenade est touchante
Dans nos effroyables jardins
Calligrammes, Guillaume APOLLINAIRE

A la mémoire de mon grand-père Leprêtre,
ancien combattant de Verdun, mineur de fond,
et à celle de mon père, ancien résistant, professeur,
qui m'ont ouvert en grand la mémoire de l'horreur
et fait pourtant apprendre la langue allemande,
parce qu'ils sentaient bien que le manichéisme en
histoire est une sottise.
Et à la mémoire de Bernhard Wicki.

Certains témoins mentionnent qu'aux derniers jours du procès de Maurice Papon, la police a empêché un clown, un auguste, au demeurant fort mal maquillé et au costume de scène bien dépenaillé, de s'introduire dans la salle d'audience du palais de justice de Bordeaux. Il semble que, ce même jour, il ait attendu la sortie de l'accusé et l'ait simplement considéré, à distance, sans chercher à lui adresser la parole. L'ancien secrétaire général de la préfecture de Gironde a peut-être remarqué ce clown mais rien n'est moins sûr. Plus tard, l'homme est revenu régulièrement, sans son déguisement, assister à la fin des audiences et aux plaidoiries. À chaque fois il posait sur ses genoux une mallette dont il caressait le cuir tout éraflé. Un huissier se souvient de l'avoir entendu dire, après que fut tombé le verdict :

—*Sans vérité, comment peut-il y avoir de l'espoir...?*

Et sans mémoire ? Des lois de Vichy : 17 juillet 40, concernant l'accès aux emplois dans les administrations publiques, du 4 octobre 40 relative aux ressortissants étrangers de race juive, du 3, la veille, portant sur le statut des juifs, du 23 juillet 40, relative à la déchéance de la nationalité à l'égard des Français qui ont quitté la France, tous ces actes où Pétain commence par « Nous, Maréchal de France... », et cette autre loi qui me touche, du 6 juin 42, interdisant aux juifs d'exercer la profession de comédien...

Je ne suis pas juif. Ni comédien. Mais...

Aussi loin que je puisse retourner, aux époques où je passais encore debout sous les tables, avant même de savoir qu'ils étaient destinés à faire rire, les clowns m'ont déclenché le chagrin. Des désirs de larmes et de déchirants désespoirs, de cuisantes douleurs, et des hontes de paria.

Plus que tout, j'ai détesté les augustes. Plus que l'huile de foie de morue, les bisex aux vieilles parentes moustachues et le calcul mental, plus que n'importe quelle torture d'enfance. À dire au plus

près l'exact du sentiment, au temps de mon innocence, j'ai éprouvé devant ces hommes raccommo-
dés à la ficelle, écarquillés de céruse, ces grotesques,
le vertueux effroi des puceaux croisant une prosti-
tuée peinte, selon l'idée imagée et sommaire que je
m'en fais, ou la soudaine suée des rosières décou-
vrant au parterre fleuri un nain de jardin obscène,
ithyphallique. Si on m'imposait le spectacle de la
piste, je trouillais à cramoisir, à bégayer, à faire pipi-
culotte. À devenir sourd. Fou. À mort.

Rien qu'à la pensée d'une bille de clown, d'une per-
ruque rouge, la perspective d'une matinée au cirque,
mes copains de classe, ma sœur Françoise, tous les
gosses de constitution normale sentaient monter la ri-
golade, s'étirer les coins de leurs lèvres. L'extase du
rire, la jouissance de la gorge déployée leur venaient.
Moi je me nouais bien profond, à ne plus pouvoir
avaler ni une règle de grammaire ni le repas du soir.

Bien sûr, les manuels de psychanalyse vulgarisée
ne sont pas faits pour les chiens et j'ai depuis long-
temps identifié les causes d'une telle névrose.

C'est que mon père, instituteur de son état, tra-
quait et prenait aux cheveux toutes les occasions de

s'exhiber en auguste amateur. Grandes tatanes, pif rouge, et tout un fourbi bricolé de ses vieux costumes, des ustensiles de cuisine mis au rencard. Faut-il le dire, quelques dentelles aussi, abandonnées par ma mère, lui donnaient une couleur trouble. Ainsi armé et affublé de la sorte, casqué d'une passoire à l'émail écaillé, cuirassé d'un corset rose à baleines, presse-purée nucléaire à la hanche, casse-noix supersonique au poing, c'était un guerrier hagard, un samouraï de fer-blanc qui sauvait l'humanité intergalactique et aussi la nôtre, toute bête, dans un numéro pathétique de niais solitaire contraint de s'infliger tout seul des baffes et des coups de pied au cul. Une espèce de Matamore d'arrière-cuisine, un Tintin des bas-fonds, dont personne ne suivait le galimatias à peine articulé mais qui avait le chic pour émouvoir l'assistance. Peut-être parce qu'il était maladroit, se prenait vraiment les doigts dans le tambour de la râpe à fromage qui lui servait de mitrailleuse, chantait horriblement faux et mourait immanquablement de faim, d'amour ou... D'amour. À bien y resonger, oui, copiant Charlot, il mourait surtout d'amour.

Et cela ajoutait à mon malaise. Celui de maman, elle avait beau le cacher, il m'était évident qu'elle aussi, à voir papa exécuter des culbutes et des sauts carpés d'agonie, une fleur de papier au poing, pour une donzelle choisie dans l'assistance, elle l'avait un peu mauvaise. Mais bon !

Il courait les fêtes de fin d'année, les goûters de Noël, les anniversaires et les raouts de comités d'entreprises. Les après-midi récréatives des œuvres laïques, de préférence et, bien entendu, jusqu'à plus soif. Dans tous les sens. Parce que ce genre de manifestation, on sait ce que c'est, l'amical est de règle, et ce brave clown il en avait sué sous les projecteurs, fallait veiller au remplissage régulier de sa chope. Mon père revenait de ses prestations bourré de reconnaissance liquide et satisfait d'être ivre par devoir. Et moi j'avais honte de lui, je le reniais, l'ignorais, je l'aurais donné au premier orphelin si j'avais pensé qu'un seul eût pu l'accepter. Je haïssais ma mère de le mettre au lit, de lui essuyer le front en lui murmurant des tendresses.

Jamais il n'a demandé un sou pour s'être produit, nous avoir bousillé un samedi en famille, un

dimanche, nous avoir obligé à renoncer à un beau jeudi entre nous. On l'appelait directement à la maison, par téléphone. Il écoutait, demandait juste le lieu et l'heure. Après il informait maman de son engagement. Elle le regardait tirer sa valise d'un placard de la cave et vérifier ses accessoires. L'essence dans l'auto, le ticket de tram, les faux frais c'était pour sa pomme. Simplement, avant de partir, il nous interrogeait du regard et observait une tradition : hésiter, faire comme si cela lui pesait de nous laisser en plan, de nous sacrifier à son plaisir. Presque il renonçait, reposait déjà la valise, non, non, il n'irait pas, c'était trop cruel que de nous négliger. Tout ce tintouin pour qu'on fasse notre part de cette mascarade des tendres et impossibles arrachements, que maman condescende, ma sœur Françoise et moi étant inclus dans sa reddition, à l'accompagner avec fierté.

En fait maman ne condescendait pas, elle revendiquait son statut de femme de clown et donnait dans le genre patriote illuminée : nous n'allions pas au sacrifice mais au triomphe. Pour moi, oui, le sacrifice existait, la sortie obligatoire me pesait, il me

faudrait encore ruser, me démarquer nettement des miens en ne leur adressant plus la parole tant que durerait le numéro, trahir. J'avais la queue basse et je me consolais à peine avec les douceurs, canapés rances et limonades fades qu'on nous servait parfois. Comme à des pauvres.

Ce que nous n'étions pas.

Mon père était instituteur, donc. Et populaire comme aucun de ses collègues, aimé des élèves de la communale, justement de cette navrante et inhabituelle vocation comique chez un honorable pédagogue.

Mon père était le plus triste des clowns tristes. Du moins en avais-je l'impression. Et qu'il se faisait mal exprès, se punissait d'une inavouable faute en se rendant si malheureux. Même, ayant feuilleté par pure perversion un catéchisme qu'il avait confisqué et oublié dans le tiroir de son bureau, je lui soupçonnais des envies de destin christique. L'imbécile idée fixe qu'il pouvait racheter par la douleur et le sacrifice je ne sais quoi de sombre, la face inavouable de l'humanité. En réalité, derrière son maquillage, ridicule, perdant son temps et sa réputation, sa dignité

d'intègre fonctionnaire, à réjouir des ingrats, mauvais artiste et le sachant, il pétait de bonheur. Connement et admirablement, comme un pêcheur à la ligne, un chasseur, un joueur de pétanque...

Dans les années cinquante, début soixante. Nous roulions en Dyna Panhard, un long crapaud au mufle rond, jaune canari, à la banquette de skaï imitation zèbre et au bruit de casserole. Une bagnole de clown. Mon père se félicitait de son choix. Il était bien le seul. Les autres papas roulaient Citroën DS, Peugeot, Ford... Même Simca...! Tiens, il aurait eu une Étoile Six bicolore, cette espèce de baleine rachitique à grands fanons, je lui aurais beaucoup pardonné. Mais là, une Panhard ! Souvent j'ai pensé qu'il nous emmenait, maman, Françoise et moi, parce que nous étions laids, qu'on allait bien avec l'auto, qu'avec nos cheveux jaune flamand, nos pifs en tromblon et nos lunettes rondes, on prolongeait la guimbarde. Je redoutais qu'il ne finît, un jour, par nous tirer en scène, enfin sur les estrades merdiques où il officiait les meilleurs soirs. Je craignais aussi qu'il ne nous offre, comme chez Pirandello, que je